

Michel de Broin, Musée d'art contemporain de Montréal, du 24 mai au 6 septembre 2013

Jennifer Alleyn

Numéro 80, hiver 2014

Rénovation
Renovation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alleyn, J. (2014). Compte rendu de [Michel de Broin, Musée d'art contemporain de Montréal, du 24 mai au 6 septembre 2013]. *esse arts + opinions*, (80), 97-97.

Droits d'auteur © Jennifer Alleyn, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Michel de Broin, *Pile*, 2010.
photo : © Michel de Broin, permission de l'artiste, du Musée d'art contemporain de Montréal et de la Galerie Division, Montréal

Michel de Broin

Musée d'art contemporain de Montréal, du 24 mai au 6 septembre 2013

L'artiste Michel de Broin, dont l'œuvre se déployait récemment au Musée d'art contemporain de Montréal pour un premier bilan critique, aurait pu inspirer à Charles Baudelaire son célèbre apophtegme : « Le beau est toujours bizarre »... Sculpteur de paradoxes, ce Montréalais de 43 ans, tour à tour ingénieur, mécanicien et pataphysicien, s'est prêté au jeu de la rétrospective. Avec la complicité du commissaire Mark Lanctôt, il propose avec ses « détournements de sens faits objets », ou comme le dirait Francis Ponge, ses « objeux », des œuvres ludiques réalisées au cours des dix dernières années qui mettent en forme la pensée, intrigant et interrogent notre rapport à la résistance.

Bicyclette, lavabo, chaises... sont retournés, inversés par le regard oblique d'une mise en scène de l'abîme et du heurt. Un fusil-trompe tire sur lui-même, des canons s'embrassent, une alarme rendue silencieuse sonne sous une cloche de verre... Ces « métaphores » tridimensionnelles prennent toujours pour point de départ une observation de guingois. Dans *L'abîme de la liberté*, 2013, inspirée par l'œuvre d'Auguste Bartholdi, la Liberté adopte une nouvelle posture : elle se tient en équilibre sur sa flamme, tête en bas, défiant la gravité. Sa prouesse tient ici à sa maîtrise de l'équilibre plutôt qu'à son enracinement. Rentré au pays après dix ans de résidences à l'étranger, l'artiste varie le médium selon l'inspiration et la ville où a été créée chaque pièce – Berlin, Londres ou Paris. Dans un accrochage soucieux de laisser les œuvres dialoguer presque aléatoirement, c'est un éloge au heurt, au choc et à la commotion, qui crée chez le visiteur un sentiment de surprise. L'étonnement n'est-il pas l'élément premier de la création ?

Lauréat en 2007 du prix Sobey pour les arts et boursier de la Harpo Foundation à Los Angeles et de la Krasner-Pollock Foundation à New York, de Broin approfondit une pratique transdisciplinaire qui exerce une grande fascination, par les réactions inédites qu'elle fait surgir d'un mariage entre la technologie et la poésie du quotidien. Parmi les coups de génie, une bicyclette convertissant l'énergie en fumée (*Keep on smoking*, 2006), un lavabo duchampien dont s'écoule un filet d'eau et de feu incompréhensiblement entremêlés (*Étant données*, 2013). Ampoules, aimants, fils chauffants, tubulures et cadrans numériques transforment la salle du Musée en cabinet d'inventeur. Les créatures se toisent, avec leurs yeux d'horloge ou de pile ; boulons et culots d'ampoule servent de cavités oculaires aux monstres d'ingéniosité qui peuplent ce zoo particulier. La photographie *Pile*, avec ses sections de réverbère cordées comme des bûches, prolonge la vidéo dans laquelle un lampadaire est abattu à la scie à chaîne, plongeant le paysage urbain dans une obscurité ténébreuse – l'homme devant l'univers ? –, qui laisse soudainement entrevoir les étoiles...

[Jennifer Alleyn]



Le Projet Peinture, vue d'exposition (Wanda Koop; Team macho; Louis-Philippe Côté), Galerie de l'UQAM, Montréal, 2013.
photo : L.-P. Côté, © Galerie de l'UQAM

Le Projet Peinture – The Painting Project

Galerie de l'UQAM, Montréal, du 1^{er} mai au 1^{er} juin 2013 (Volet 1) et du 7 juin au 6 juillet 2013 (Volet 2)

Le Projet Peinture est une exposition transversale de la peinture canadienne actuelle. Ambitieux projet présenté en deux temps à la Galerie de l'UQAM, il se veut autant un « panorama » qu'un « instantané » de la peinture, selon les commissaires Julie Bélisle et Louise Déry qui ont sélectionné soixante artistes. Les deux volets de l'exposition recomposent librement dans l'espace les sections du catalogue – *figures du réel; univers de fiction; peinture comme sujet; pratiques hybrides* – sans pour autant les dupliquer. L'accrochage privilégie des combinaisons fortes, où les commissaires ont joué sur les affinités et les écarts formels entre œuvres. Sur les murs de la galerie, les tableaux se répondent immédiatement dans l'opposition ou la similitude de leurs formes, couleurs et matériaux. L'équilibre de l'accrochage tient pour beaucoup dans ce voisinage dynamique. Il maintient l'exposition en tension et lui donne une inflexion formaliste singulière plutôt qu'une approche géographique ou thématique.

Le premier volet combine les œuvres sous le signe de la forme géométrique et des textures. Il propose une entrée dans la couleur, la monochromie et ses variations à la surface des tableaux, pour se diriger ensuite vers les effets d'optique possibles dans les formes géométriques de Marie-Claude Bouthillier ou d'architectures complexes de Hugo Bergeron. Les expérimentations abstraites y prédominent et la figure humaine tient une place timide, présente dans les œuvres de Christine Major ou Mario Doucette.

Le parti pris d'un accrochage contrasté du premier volet qui joue des antagonismes et des motifs éclectiques ne se répète pas dans le deuxième volet. Les écarts extrêmes entre les formats, basculant des miniatures de Team Macho au large paysage de Wanda Koop ou entre les compositions saturées de Kent Monkman et évidées de Pierre Dorion laissent place à un accrochage uniforme et plus strict. Ce volet procède par séquences linéaires d'œuvres partageant entre elles des affinités de tons ou de motifs. Il montre une inclinaison vers une peinture davantage matérielle et tangible où les artistes Wil Murray, Jeremy Hof ou Janet Werner expérimentent le volume, la densité ou encore la mixité du médium. Une large place est donnée au paysage, aux variations multiples allant des motifs effacés de Kym Greeley aux formes empâtées de DaveandJenn.

Le Projet Peinture compose, avec ces deux volets, un parcours à plusieurs souffles qui laisse aux œuvres l'espace propice à la déambulation du spectateur autant qu'il provoque de solides collisions. Les commissaires éclairent des similitudes inattendues ou proposent de fortes oppositions pour produire le lien juste dans le voisinage de certaines œuvres afin d'éviter de tomber dans une vision didactique de la peinture canadienne.

[Claire Moeder]